

**À Puimoisson-les-Eaux, avec Maria Borrély
Plateau de Valensole**

par Jean-Claude Barbier

Maria Borrély, écrivaine de haute Provence, fut institutrice, communiste, syndicaliste et résistante. Née en 1890 à Marseille, elle mourut à Digne en 1963. Elle a écrit, entre autres, un roman intitulé *Sous le vent*, publié en 1930 chez Gallimard grâce à Giono et Gide. L'action se déroule au village de Puimoisson où elle a enseigné pendant quatorze ans. L'héroïne du roman, Marie du Portail, est éperdument amoureuse d'un garçon, Olivier, qui l'a embrassée dans les tunnels des gorges du Verdon ; amour non partagé ; elle en dépérit à tel point qu'on la croit envoûtée. Elle finira par se jeter dans un bassin.

Réservoir, fontaine, lavoirs aux multiples bassins constituent à Puimoisson un monument de l'eau d'une richesse exceptionnelle. On se demande d'où viennent toutes les eaux que le village recueille. Peut-être les larmes de Marie.

*“Le village étale sous le ciel uni
la nudité de ses toits roux ...
épouse l'adret ensoleillé qui penche.
Ses pieds baignent dans des prés
et des vergers fleuris”¹*

Au bout d'une calade
de galets et de racines
la chapelle du grand pardon²

Hanté par des lignes de fuite
le plateau s'engouffre dans des vallons
dévale des pentes
s'élance de toutes ses lavandes
vers la mire des monts

Pâtre de ses amandes
l'arbre grelotte de toutes ses fleurs
sous la giboulée grise

1 Citation de Maria Borrély «*Sous le vent*» mise en forme poétique

2 Chapelle Notre-Dame-de-Bellevue où les gens du pays venaient chercher en procession pardon et bénédiction auprès d'une autre Marie.

**Quelques-uns des textes lus par Annick Proix.
Extraits du livre «*Sous le vent*» de Maria Borrely.
Éditions «Collection main de femme»**

- *“Il avait commencé en sourdine, rasant les toits des maisons d'une aile souple, puis s'était tu, semblant s'être terré au fond d'un ancre. Soudain il avait enflé sa menace démesurément, avec sa voix épouvantable. -«C'est la montagnère, dit Marie. Après-midi, en bas, à la fontaine, pendant que je lavais, le vent faisait voler l'eau.» (p 15)*
- *“La place, vaste, est sur le plateau. Les jours de mistral n'y sont pas gais. On mange de la poussière. Ceux qui marchent dans le vent, se sentant légers comme la feuille, semblent glisser. Les autres, tête baissée, souffle court, n'enfoncent qu'avec des poussées, des arrêts, des pas de côté, dans la dure épaisseur du vent. A trente pas de la route, le Portail, haute entrée dans un débris de rempart noir et découpant une ogive bleue. Le mistral s'y engouffrant y sonne de la trompe... L'arc ogival est surmonté d'un écusson avec deux flûtes en barre : Ceux des plaines sont appelés des siffleurs.” (p. 28)*
- *“Une rafale mourait sur les confins de la plaine. L'instant d'après, il l'avait pris sur un autre ton. C'étaient des râles courts, rapprochés, comme ceux d'une horde féroce, carnassière. On s'amusait de sa façon d'enrager”. (p. 17)*
- *“L'arbre est dressé dans le vent comme un lutteur”. “Les grosses branches, comme des bras, arrêtent sa fureur. La colère se change en sons de pipeaux et de flûtes. Le vent se partage dans les arbres. Il s'y perd, coule en musique, devient une brise. Ou comme le départ froissé d'un vol de pigeons. Dans les pins, ça chante grave, comme de belles orgues. Dans les grands chênes, ça ruisselle comme une eau de rocher.”(p 39).*
- *“Il fit les quatre temps. Le ciel et la terre réglèrent des comptes. Dans un grand branle-bas, tous les vents se battirent. Un mistral lumineux resta maître, au milieu du concert de ses voix belliqueuses. Ses hordes éclatantes passèrent sur la plaine, remplie de clameurs rauques sous un ciel nettoyé, riant malgré tout sachant qu'il aurait sa floraison d'amandiers roses. Il n'emporta pas tout” (p. 78).*